

Christian Balliu

SAINT JÉRÔME, OU QUAND LA MÉTAPHORE TRADUIT LE DOUTE

Chacun sait que le métier de traducteur remonte à la nuit des temps et la Genèse nous montre à suffisance que la traduction est un remède à l'orgueil des hommes et à son plus grand avatar, la tour de Babel.

Devant une tâche périlleuse, marquée au sceau d'une méfiance plurimillénaire, le traducteur, conscient de son rôle de messenger interlinguistique, a nourri les plus grands doutes sur sa possibilité de rendre un message dans tous ses contenus, qu'ils soient sémantique ou stylistique. Ce doute a été alimenté au fil des siècles par les nombreuses persécutions dont furent victimes les traducteurs, *a fortiori* en matière de traduction biblique où l'émetteur n'est autre que le Verbe divin.

Aucun traducteur responsable, tarauté par les difficultés de son office, ne peut raisonnablement se soustraire à la chaîne des tourments de l'âme qui demeurent pourtant le viatique indispensable dans sa quête de l'Autre.

Lorsque l'on évoque à juste titre le doute comme compagnon de fortune, parfois d'infortune, du traducteur, on touche directement à une conception de l'activité traduisante qui va au-delà des simples préoccupations linguistiques qui affleurent en première analyse, pour pénétrer de plain-pied dans le monde fascinant de la sociolinguistique. En d'autres termes, si l'oeuvre originale est manifestement le produit d'une époque et de ses préoccupations les plus profondes, le traducteur est lui aussi intimement lié aux contextes socio-culturels dans lesquels il exerce ses talents. Qu'il suffise de dire qu'il travaille pour un public - un récepteur - qui va l'influencer non seulement dans ses options stylistiques mais aussi et surtout jusque dans le choix du sujet et de l'auteur qui seront adaptés dans la langue étrangère.

Rien de nouveau sous le soleil me rétorquera-t-on à juste titre, si ce n'est que cette vérité première est souvent oubliée lorsqu'il s'agit des saintes Ecritures, comme

SAINT JÉRÔME, OU QUAND LA MÉTAPHORE TRADUIT LE DOUTE

si les nature et texture mêmes des textes sacrés échappaient aux prises du temps pour se réfugier dans une vérité éternelle et intangible, sourde aux caprices des époques successives. Le caractère même du texte biblique et le moule doctrinal dans lequel il est coulé semblent transpirer sur l'activité de ses traducteurs, lesquels devraient éventer les tentations d'une traduction libre pour s'en tenir à la reproduction photographique des textes originaux. De tout temps, l'Eglise s'est montrée très scrupuleuse en matière de traduction biblique, excipant de ce qu'une traduction doit valoir l'original. C'est à dire vrai le rêve souvent inaccessible de tout traducteur.

C'est ainsi que la *Vulgate*, la version latine de la Bible par saint Jérôme (347-420), ne fut reconnue officiellement par l'Eglise catholique qu'au Concile de Trente (1546-1548), dans un siècle visiblement stigmatisé par les guerres de religion et où le catholicisme se devait d'asseoir le dogme pour repousser la poussée protestante en Europe, celle des huguenots en France.

Ce que l'on sait moins, c'est que, toutes proportions gardées, le XVI^e siècle présente, au plan religieux, certaines caractéristiques qui ne sont pas sans rappeler les avatars du christianisme au IV^e siècle dans l'empire byzantin.

C'est sous Constantin (306-337) que l'empire romain va retrouver une unité perdue pendant 120 ans, depuis l'avènement de Marc-Aurèle (161) jusqu'au règne de Dioclétien (284). Dès 324 et sa victoire sur Licinius, Constantin est maître de tout l'empire et sa conversion préalable¹, tant par intérêt que par conviction², aboutit à la reconnaissance légale du christianisme. Mieux encore, dès 337, le christianisme, et lui seul, bénéficie de la faveur impériale, alors que le paganisme n'est plus que toléré sans être encore persécuté. On peut donc dire qu'à partir de cette date, les positions traditionnelles respectives du christianisme et du paganisme sont irrémédiablement inversées et le court règne de Julien l'Apostat (361-363) ne renversera évidemment

¹Voir la bataille du pont Milvius contre Maxence en 312 et l'épisode du *in hoc signo vinces*.

²Il conviendrait d'étudier de manière plus approfondie le rôle que sa mère, sainte Héléne, a pu jouer dans les faveurs accordées par Constantin au christianisme.

pas la tendance.

La grande crise du III^e siècle peut être attribuée en ordre principal aux trois facteurs suivants :

- les invasions barbares (Perses, Germains,...) ;
- l'anarchie militaire dans l'Empire : ce sont les soldats qui font et qui défont les empereurs ;
- les épidémies et les guerres qui conduisent à une dépopulation importante et à une crise économique très grave, même si l'Occident est plus touché que l'Orient, partie riche de l'Empire où Constantin s'empressera d'ailleurs d'installer sa capitale.

Cette grande dépression nourrit l'angoisse des habitants et déclenche une véritable crise spirituelle. Des religions orientales qui, en promettant à leurs initiés un bonheur dans l'au-delà, offraient un palliatif aux affres du temps, vont connaître un développement inédit. De surcroît, la peur conduit beaucoup de païens à rechercher un principe divin supérieur derrière le foisonnement des cultes païens de l'époque. Et c'est ce contexte bien particulier qui va favoriser l'émergence du christianisme, qui deviendra progressivement un mouvement de masse toujours plus structuré.

Une religion étant avant tout une secte qui "réussit", le christianisme va s'imposer dès la première partie du IV^e siècle. Mais presque paradoxalement, son renforcement sera aussi source de dangers, puisque vont se développer en concurrence directe un certain nombre d'hérésies comme l'arianisme, le monophysisme ou encore le nestorianisme, lequel, par l'intermédiaire de Hunayn Ibn Ishaq, contribuera de façon non négligeable à l'essor de l'Ecole de Bagdad dès le IX^e siècle. Ces hérésies imposeront au christianisme une mise en forme et une fixation du dogme par le biais des grands conciles, comme Nicée, Ephèse ou encore Chalcédoine.

SAINT JÉRÔME, OU QUAND LA MÉTAPHORE TRADUIT LE DOUTE

Il était partant inévitable que, dans un double contexte de religion qui s'impose et qui doit dans le même temps combattre des courants concurrents, la *Bible*, ferment d'unité dogmatique, fût traduite en latin de façon monolithique afin de donner une homogénéité aux versions éparses qui circulaient dans l'empire romain et connues sous le nom générique de *Vetus Latina* ou *Vetus Itala*. En d'autres termes, il s'agissait d'éliminer le doute qui pourrait naître dans l'esprit des chrétiens et de gagner à la cause du christianisme tant des païens que des hérétiques.

N'oublions pas à ce propos l'importance du contexte linguistique, souvent mésestimé, et néanmoins capital à l'époque. L'empire byzantin était bilingue³, mais les temps étaient propices à un travail d'une telle envergure puisque la langue grecque, qui avait connu un essor considérable dans l'empire romain jusqu'à la fin du II^e siècle après Jésus-Christ⁴ enregistrait un recul marqué depuis la deuxième moitié du III^e siècle.

Les besoins en traductions se firent par conséquent plus pressants à cause du recul du grec qui avait été, comme je viens de le signaler, omnipotent jusqu'alors. Il convient de se rappeler que la *Bible* ne fut pas introduite dans le monde occidental par les Juifs. Ceux-ci, très nombreux à Rome depuis le règne d'Auguste (-63, +14) étaient hellénisés : ils lisaient la Loi et les Prophètes en grec, et les convertis qu'ils faisaient appartenaient au monde grec, presque aussi abondant à Rome que le peuple purement latin.

Les prosélytes, que l'on retrouvait surtout dans les provinces, entendaient généralement mal le grec, et c'est pour eux que l'on traduisit d'abord le *Nouveau Testament* et ensuite l'*Ancien Testament* qui en est sa préfiguration et son introduction⁵. C'est ainsi que se manifesta, à l'instar des traductions syriaque, copte

³C'était notamment le cas des grandes villes ; à Carthage et à C^ea, le grec était très usité.

⁴Le *Pro Archia* de Cicéron (62 A.J.C.) est très clair à cet endroit : *Graeca leguntur in omnibus fere gentibus ; latina suis finibus, exiguis sane, continentur.* (X, 23)

⁵L. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, Paris, 1898, p.106.

ou arménienne, la nécessité de traduire en latin et à l'usage des fidèles la lettre de la *Bible*.

On sait par ailleurs que seule la *Septuaginte*, pour des motifs magiques remontant à la *Lettre d'Aristée*⁶, était dépositaire de la vérité divine contenue dans l'original hébraïque et grec⁷. Le travail de saint Jérôme allait par conséquent se révéler plus complexe et plus ingrat qu'une analyse superficielle ne pourrait le laisser croire.

En effet, la nouvelle version - et j'utilise ce mot à dessein⁸ - n'était pas destinée à remplacer ou à disqualifier une version grecque précédente jugée surannée ou sujette à caution, mais à relever un défi purement linguistique où le souci majeur du traducteur, être le *fidus interpretis*⁹ - se devait de s'embarasser du Verbe divin et de sa copie grecque pour obtenir une fidélité à un double original et surtout à sa lettre, que la plume du traducteur ne pouvait en aucun cas altérer.

On se rend compte qu'à l'époque, et dans le domaine dont il est ici question, la fidélité allait presque jusqu'au respect des nombres oratoires tels que définis par Dolet environ douze siècles plus tard¹⁰. Cela s'explique par le fait que la mission du traducteur biblique en langue latine consistait à éradiquer le doute, susceptible de semer le trouble dans l'esprit des fidèles.

Les temps étaient donc favorables, pour ne pas dire propices, à une traduction latine, comblant les lacunes de la *Vetus Latina* et qui se fonderait, en accord avec

⁶Voir aussi la relation de Flavius Josèphe.

⁷Labriolle explique que l'Eglise primitive plaçait sur le même pied le grec des Septante et celui des Évangiles (*Histoire de la littérature latine chrétienne*, Paris, Les Belles Lettres, 1920, p.66).

⁸On préférera ici le terme "version" à celui de "traduction", au sens où les Septante ne furent que l'instrument de Dieu. Il y a absence de traduction car l'intervention humaine est inexistante. Cette distinction entre "version" et "traduction" fut d'ailleurs reprise de manière très explicite dans l'*Encyclopédie* de 1779.

⁹Selon l'expression d'Horace dans son *Art Poétique*.

¹⁰*De la meilleure manière de traduire d'une langue en une autre, cinquième règle*, 1540.

l'esprit du temps, sur la *Septuaginte*. Saint Jérôme arrivait donc à point nommé, ou, pour être plus précis, son travail était conditionné par le contexte socio-politique du IV^e siècle.

Eusebius Hieronymus naquit aux environs de 347 (la fourchette la plus large donnée par Grützmacher¹¹ va de 340 à 350) aux confins de la Dalmatie. Plus exactement à Stridon comme il l'écrivit lui-même dans le *De Viris illustribus*, 135. D'après Bulic¹², Stridon correspond à la ville actuelle de Grahovo, située à quelque 30 kilomètres au nord-ouest des Bouches du Kotor.

Dans cette région, le christianisme était très enraciné, pour ne pas dire triomphant. A partir de Constantin, l'empereur, bien que restant le *Pontifex maximus* du paganisme, va délibérément favoriser le christianisme, de sorte que religion et Etat vont se confondre. Cette sainte union sera consacrée en 380 lorsque Théodose I^{er} érigea le christianisme en religion d'Etat. Parallèlement, on constate depuis le II^e siècle un glissement du pouvoir vers la partie orientale de l'Empire. Si Constantin transfère la capitale de Rome à Constantinople pour des raisons à la fois politiques et économiques, il faut savoir que les empereurs ne résidaient plus à Rome depuis longtemps. Leur choix s'orientait vers Trèves, Nicomédie ou encore Salone, l'actuelle Split, où Dioclétien avait fait construire un magnifique palais en bord de mer. Dioclétien était d'ailleurs originaire de Naissus (Niš) et la Dalmatie participait de l'orbite chrétienne.

Jérôme revendique cette appartenance à une famille chrétienne et s'y réfère dans une des rares allusions à son enfance qu'il fait dans son oeuvre :

*[...] et ab ipsis, ut ita dicam, incunabulis catholico sumus lacte nutriti...*¹³

¹¹*Hieronymus*, 3 vol., Londres & Berlin, 1901-1908, t.1, p.45.

¹²F. Bulic, "Wo lag Stridon", dans *Festschrift für Otto Benndorf*, p.276-280.

¹³*Epître LXXXII*, 2.

Et depuis le berceau même, pour ainsi dire, nous fûmes nourris au lait de la foi catholique.

Outre l'aveu de sa confession, nous voyons ici une des premières métaphores physiques qui jalonnent son oeuvre de commentateur des saintes Ecritures, et particulièrement ses *Epistolae* (ses *Lettres*), au nombre de 120 et qui représentent environ 3000 pages. Cette lettre fut écrite à Théophile, évêque d'Alexandrie, en réponse à l'attaque de Jean de Jérusalem à l'encontre des moines de Bethlehem. La réponse de Jérôme s'appuie, à l'évidence, sur des motifs religieux et non sur des arguments philologiques.

Le doute qui envahira saint Jérôme ne concerne donc pas son engagement - sa retraite dans le désert de Chalcis à 150 milles d'Antioche ou encore à Bethlehem, de même que les 15 années consacrées à la traduction de la *Bible* le prouvent sans conteste - mais les choix philologiques qui présideront à sa conception scientifique de l'activité traduisante.

Voyons d'abord en quoi consiste cette conception scientifique ? Tout d'abord par la volonté de ne pas se contenter de la *Septuaginte* comme original unique.

On ne sait avec exactitude quand Jérôme se mit à l'étude de l'hébreu. Il est néanmoins certain qu'il dominait l'hébreu lors de son arrivée à Rome en 382, à la demande du pape Damase¹⁴. Les informations à ce sujet sont rares et nous sont fournies par Jérôme lui-même dans sa correspondance¹⁵. Il apprit l'hébreu dans le désert de Chalcis où il avait trouvé refuge de 375 à 378, désireux de mener une vie d'ascète et de pénitent. Il semble que la mort d'un de ses amis les plus intimes ait largement influencé cette décision. C'est ainsi que cette perte cruelle lui inspira une autre métaphore physique :

¹⁴Grützmacher, *op. cit.*, t.1, p.99.

¹⁵Il aurait appris l'hébreu sous la direction d'un Juif nommé Bar Anina : voir épître LXXXIV, 3.

*ex duobus oculis unum*¹⁶

Comme deux yeux se fondent en un seul regard.

Jérôme nous raconte à la fin de sa vie - la majorité de ses Epîtres ayant été écrites à ce moment - combien il lui en coûta d'apprendre l'hébreu, cette langue aux sons stridents qui naît au plus profond de la gorge. A plusieurs reprises, il abandonna ce labeur pour le reprendre ensuite sous le charme des saintes Ecritures. Le doute qui l'envahit sans cesse dans la solitude du désert s'évanouit devant les fruits récoltés. C'est la métaphore de la semence :

*Dum essem iuvenis, et solitudinis me deserta vallarent [...] me in disciplinam dedi, ut [...] alphabetum discerem, stridentia anhelantiaque verba meditarer. Quid ibi laboris insumpserim, quid sustinuerim difficultatis, quotiens desperaverim, quotiensque cessaverim, et contentione discendi rursus inceperim, estis est conscientia, tam mea qui passus sum, quam eorum qui mecum duxere vitam. Et gratias ago Domino, quod de amaro semine litterarum, dulces fructus capio.*¹⁷

Quand j'étais jeune et que les déserts de la solitude me servaient de rempart, je me mis à apprendre l'alphabet hébreu et à étudier une langue aux mots stridents et haletants. Ce que j'ai dépensé d'efforts, ce que j'ai souffert de difficultés, combien de fois, désespéré, j'ai interrompu une étude que le désir obstiné de savoir me faisait ensuite reprendre, seul, je puis l'attester, moi qui ai tant peiné, et avec moi ceux qui partageaient alors ma vie. Et je rends grâce à Dieu de ce que, d'une semence si amère, je recueille maintenant les doux fruits.

La consonance si particulière de la langue hébraïque fut aussi soulignée, dans des termes étrangement analogues, par Julien Green :

¹⁶Epître III, 3.

¹⁷Epître *ad Rusticum Monachum*, CXXV, 12.

*I suggested that he read me the very first verse in Genesis. It seemed to come from the very beginning of creation ; now soft, now **raucous**, the strange syllables carried one back and back through the centuries to the days when man first addressed himself to the Almighty...*

*And when the wind arose, as it often does in the Old Testament, it was simply not "an horrible tempest" ; it was something sinister that screeched and howled through the **guttural** hebrew consonants. When David raged against his enemies he did not do so in the exalted style of an English divine of the 17th century ; he was more like a wild-eyed desert chief, with **rasping** sounds coming from his **throat**, and frantic gesticulation.¹⁸*

Je lui suggérai de me lire le tout premier verset de la Genèse. Les mots semblaient venir du commencement de la création ; tantôt douces, tantôt amères, les étranges syllabes m'emportaient loin en arrière à travers un espace de temps presque incommensurable, en arrière et en arrière à travers les siècles jusqu'aux jours où l'homme s'adressa pour la première fois au Tout-Puissant...

Et quand le vent se levait, comme il le fait si souvent dans l'Ancien Testament, ce n'était pas simplement "une horrible tempête", mais quelque chose de sinistre qui criait et hurlait à travers les consonnes gutturales de l'hébreu. Quand David rage contre ses ennemis, il ne le fait pas dans le style exalté d'un théologien anglais du XVII^e siècle, mais comme un chef bédouin à l'oeil sauvage, avec des sons grinçants venus du fond de la gorge et une gesticulation frénétique.

Quant à la méthode de travail, elle me paraît moins scientifique et se rapprocher, par le rythme infernal imposé à sa traduction, du métier tel que nous le connaissons aujourd'hui. C'est ainsi que Jérôme traduisait *velocissime*¹⁹. Cette rapidité était due à l'ampleur de la tâche à laquelle s'était attelée Jérôme, ainsi qu'aux premiers maux de la vieillesse qui l'empêchent d'être au chevet de sa traduction

¹⁸Translation and "the fields of Scripture", dans *The American Scholar*, vol.II, 1941.

autant qu'il le souhaiterait. C'est la métaphore de l'ourse et de ses petits :

*Accedit ad hoc quia propter oculorum et totius corpusculi infirmitatem, manu mea ipse non scribo : nec labore et diligentia compensare queo eloquii tarditatem : quod de Virgilio quoque tradunt, quia libros suos in modum ursorum fetum lambendo figuraverit...*²⁰

Puis je ne puis écrire moi-même à cause de la faiblesse de ma vue et de ma pauvre machine. Par mon zèle et mon ardeur au travail, je ne puis racheter la lenteur de ma composition, car je procède un peu à la manière de Virgile, qui, dit-on, perfectionnait ses oeuvres en les léchant sans cesse, comme un ours ses petits.

Il dicta (car il dictait ses traductions) le Commentaire sur Abdias en deux nuits et le Commentaire sur saint Matthieu en deux semaines. Comme il l'indique dans l'Épître de saint Paul aux Ephésiens, il composait environ 1000 lignes par jour. Voici un extrait du Commentaire sur saint Matthieu :

*At tu duabus hebdomadibus, imminente iam pascha et spirantibus ventis, dictare me cogis, ut quando notarii excipiant, quando scribantur scedulae, quando emendentur, quo spatio digerantur ad purum, maxime cum scias me ita tribus mensibus languisse ut vix nunc ingredi incipiam nec possim laboris magnitudinem brevitatem temporis compensare.*²¹

Mais toi, tu me presses de dicter cet ouvrage en deux semaines, aux approches de la Pâque, quand le vent souffle déjà. Et le temps de la dictée, de la transcription, des corrections, de la mise au propre ! Et cela, quand tu sais que j'ai été si souffrant pendant trois mois, qu'à peine je commence à marcher et que

¹⁹Épître ad Pammachium, LVII, 2.

²⁰Migne, *Patrologie latine*, 1884, t. XXVI, livre III, p.483-484.

²¹*Com. ad Matheum*, praef., 98-104.

je ne saurais concilier ampleur du travail et brièveté du délai.

Cependant, l'esprit de recherche de la vérité qui anime l'équipe de Jérôme²² ne suffit pas à lui épargner les critiques de certains moines, plus enclins à la critique dogmatique qu'à la création littéraire. C'est l'image des cendres, du diadème et des fauves :

Pudet dicere : de cavernis cellularum damnamus orbem, si in sacco et cinere volutati de episcopis sententiam ferimus. Quid facit sub tunica paenitentis regius animus ? Catena, sordes et comae non sunt diadematis signa, sed fletus...

*Melius esse [...] inter feras habitare quam cum talibus Christianis...*²³

J'ai honte de le dire : depuis les grottes de nos cellules, nous condamnons l'univers quand, roulés dans le sac et la cendre, nous portons sentence contre des évêques. Que fait cette âme d'empereur sous la tunique du pénitent ? Chaîne, malpropreté et chevelure longue ne sont pas insignes du diadème, mais des larmes.

Il vaut mieux [...] vivre au milieu des bêtes sauvages qu'avec de tels chrétiens...

C'est peut-être parce qu'il était conscient des critiques dont il faisait l'objet que jamais il ne voulut accéder à la papauté, alors que Damase voyait en lui un successeur potentiel. D'autre part, Jérôme n'accéda pas non plus à l'épiscopat et reste, de ce point de vue, un cas tout à fait isolé parmi les Pères de l'Eglise²⁴.

La méthode de travail de Jérôme a avant tout été étudiée à travers la *Lettre à Pammachius*, sénateur romain et ami de saint Augustin, que l'on présente parfois

²²Il travaillait dans ses couvents de Bethlehem, entouré de patriciennes romaines qui l'avaient suivi dès 385, après la mort de Damase, et dont les plus connues sont Marcella, Fabiola, Asella et Eustochium.

²³Epître *ad Marcum*, XVII, 2.

²⁴Marrou, *L'Eglise de l'Antiquité tardive, 303-604*, Paris, Seuil, p.93.

SAINT JÉRÔME, OU QUAND LA MÉTAPHORE TRADUIT LE DOUTE

comme un traité de traduction, alors qu'il s'agit en fait d'une justification des options philologiques et syntaxiques de sa traduction. Cette lettre, intitulée *De Optimo genere interpretandi*, et sur laquelle Michel Ballard s'appuie dans son livre *De Cicéron à Benjamin*, est selon Valéry Larbaud, "la porte monumentale par laquelle on accède à l'oeuvre de traducteur de Jérôme"²⁵. Le passage mis en exergue privilégie la traduction mot à mot en matière de saintes Ecritures :

*Ego enim non solum fateor, sed libera uoce profiteor me in interpretatione Graecorum absque scripturis sanctis, ubi et verborum ordo mysterium est, non verbum e verbo sed sensum exprimere de sensu.*²⁶

Oui, quant à moi, non seulement je le confesse, mais je le professe sans gêne tout haut : quand je traduis les Grecs - sauf dans les saintes Ecritures, où l'ordre des mots est aussi un mystère - ce n'est pas un mot par un mot, mais une idée par une autre que j'exprime.

Georges Lurquin, un chercheur belge, adopte un point de vue diamétralement opposé. Il dit à juste titre : "Comme l'avaient fait les Septante et autrement que l'ont fait Aquila et les traducteurs de la *Vetus Latina*, Jérôme veut faire revivre pour le lecteur le texte biblique de façon que, dans sa langue à lui, il puisse connaître les pensées et les sentiments que le texte antique exprimait dans la langue des hommes d'autrefois"²⁷. Une conception par conséquent assez cibliste...

Vient alors un passage plus contestable : "Un principe guide Jérôme traducteur : rendre non pas le mot à mot du texte hébreu, mais le sens exact de la phrase dans un latin aussi élégant que possible, "*ad sensum*" ; selon l'expression de Georges Mounin : au lieu d'exporter le lecteur vers la culture source, il importe le texte à traduire dans la culture qui est la sienne. Cette conception qui met la lettre au

²⁵ *Sous l'invocation de saint Jérôme*, Gallimard, 1946, p.15.

²⁶ *Epître LVII*, chap.5.

²⁷ *Le Langage et l'Homme*, vol.23, 1988, fasc.1.

SAINT JÉRÔME, OU QUAND LA MÉTAPHORE TRADUIT LE DOUTE

service de l'esprit se comprend si l'on se reporte à la formation littéraire classique de Jérôme"²⁸.

En réalité, une étude approfondie de la production biblique de Jérôme nous apprend que les deux positions qui viennent d'être exposées ne représentent qu'une vision tronquée des choses. Les solutions adoptées par Jérôme dépendent de chaque cas de figure, comme il s'en explique aussi à d'autres endroits de la *Lettre à Pammachius*. Quelques métaphores suffisent pour prouver le doute et les errements qui furent le lot quasi quotidien de Jérôme, s'agissant bien entendu des textes sacrés et non des textes profanes où l'incarnation du Verbe divin ne réfrénait pas l'intervention du traducteur.

Voyons tout d'abord la métaphore de l'anguille et de la murène, qui, comme celle de l'ourse dont nous avons parlé auparavant, remonte indubitablement à l'enfance de Jérôme en Dalmatie :

*Obliquus enim etiam apud Hebraeos totus liber fertur et lubricus et quod graece rethores vocant ἐσχηματιμενος, dumque aliud loquitur aliud agit, ut si velis anguillam aut murenulam strictis tenere manibus, quanto fortius presseris, tanto citius elabitur.*²⁹

Bien sûr, chez les Hébreux, tout le livre se présente de façon sinieuse et glissante, ce que les orateurs grecs appellent ἐσχηματιμενος quand il dit de façon détournée ce qui se passe : le texte est comme une anguille ou une murène ; plus tu veux le serrer dans tes mains, plus il t'échappe.

Dans le même prologue au *Livre de Job*, Jérôme avoue traduire les saintes Ecritures tantôt selon le sens tantôt en suivant les mots :

²⁸ *ibid.*

²⁹ *Prologue au livre de Job, 17-20.*

SAINT JÉRÔME, OU QUAND LA MÉTAPHORE TRADUIT LE DOUTE

*Haec autem translatio nullum de veteribus [sacrilège !] sequitur interpretem, sed ex ipso hebraico arabicoque sermone et interdum syro, nunc verba, nunc sensus, nunc simul utrumque resonabit.*³⁰

Tandis que cette traduction ne suit pas les anciennes versions ; elle partira des versions hébraïque et arabe, parfois même du syriaque, et transmettra tantôt les mots, tantôt le sens, tantôt les deux.

En d'autres termes, les options *ad sensum* ou *ad litteram* défendues par les différents auteurs sont contredites par Jérôme qui avoue même mélanger les deux options. Le *locus classicus* (le *De Optimo genere interpretandi*) des historiens de la traduction ne suffit donc pas à rendre compte du problème de la fidélité auquel Jérôme s'est vu confronté dans les textes sacrés.

Dans le Prologue à Judith, Jérôme va même jusqu'à contredire ses propres options, telles que défendues dans le passage célèbre de la *Lettre à Pammachius* :

*...adquievi postulationi vestrae, immo exactioni, et sepositis occupationibus quibus vehementer artabar, huic unam lucubrationem dedi, magis sensum e sensu quam ex verbo verbum transferens.*³¹

J'ai accepté vos demandes, pour ne pas dire vos exigences, et après avoir abandonné les travaux sur lesquels je peinais avec acharnement, j'ai travaillé toute une nuit, rendant le sens plutôt que la lettre.

Ces options croisées ont bien entendu alimenté les critiques très nombreuses, y compris celles de son ami saint Augustin, dont nous reparlerons plus avant. Les censeurs sont renvoyés à leurs études dans une lettre de 384 (il était encore à Rome), par une métaphore qui renaîtra plus tard sous une autre variante. C'est l'image de

³⁰ *ibid.*, 15-17.

³¹ *Prologue au Livre de Judith*, 5-7.

SAINT JÉRÔME, OU QUAND LA MÉTAPHORE TRADUIT LE DOUTE

l'âne et de la lyre, relayée dans le paragraphe suivant par l'opposition entre l'eau pure et les ruisseaux bourbeux :

[...] ad me repente perlatum est quosdam homunculos mihi studiose detrahere... Quos ego cum possim meo iure contemnere - asino quippe lyra superflue canit...

*Quibus si displicet fontis unda purissimi, caenosos rivulos bibant...*³²

[...] on m'a rapporté que certains bonshommes me blâment avec passion... Ceux-là, j'aurais le droit de les mépriser, car pour les ânes, la lyre chante en vain...

S'ils n'aiment pas l'onde de cette source très pure, qu'ils s'abreuvent aux ruisseaux bourbeux...

En conclusion, on peut dire que les choix traductifs de Jérôme ont consisté presque toujours en un compromis entre le besoin de fidélité absolue à la *hebraica veritas* et les difficultés inhérentes aux différentes sources et versions qu'elles véhiculaient. Jérôme était conscient de certaines faiblesses dans ses traductions et revendiquait le droit à l'erreur. Ses propres doutes, mais aussi ceux de ses détracteurs, ont alimenté le sentiment de tristesse intense qu'il éprouva à la fin de sa vie. Pour terminer, je voudrais citer un passage extrait d'une lettre tardive qu'il écrivit à son vieil ami saint Augustin, qui ne l'avait pas non plus épargné par le passé. Le souffle de la mort prochaine y est déjà sensible :

*Peto in fine epistolae, ut quiescentem senem olimque veteranum militare non cogas, et rursus de vita periclitari. Tu qui iuvenis es, et in pontificali culmine constitutus, doceto populos, et novis Africae frugibus Romana tecta locupleta. Mihi sufficet cum auditore vel lectore pauperculo in angulo monasterii susurrare.*³³

³²Epître *ad Marcellam*, XXVII, 1.

³³Epître *ad Augustinum*, CXII, 22.

A la fin de ma lettre, je te demande, par égard pour un vieillard au repos et un vétéran d'autrefois, de ne pas le forcer à lutter et à risquer une fois encore sa vie. Toi qui es jeune, et établi dans la haute dignité pontificale, enseigne aux peuples et enrichis les demeures romaines grâce aux nouvelles moissons d'Afrique. Pour moi, il me suffit, avec quelque lecteur ou auditeur, de chuchoter dans un petit coin de mon monastère.

Les historiens, et le domaine de la traduction ne constitue pas une exception, tentent trop souvent d'embrigader la pensée des auteurs dans un schéma théorique étriqué, et ce pour des raisons de commodité articulatoire. Dans la réalité, les pensées des auteurs sont souvent complexes et, dans certains cas, elles peuvent même se contredire. C'est le lot de l'humain, et sur ce point du moins, aucun doute ne subsiste.

Source : *Équivalences*, vol. 24/2 et 25/1-2, 1994-1995, p. 53-66.